



**HAL**  
open science

**Éric Geerkens, Nicolas Hatzfeld, Isabelle Lespinet-Moret  
et Xavier Vigna (dir.), Les enquêtes ouvrières dans  
l'Europe contemporaine**

Marie-Emmanuelle Chessel

► **To cite this version:**

Marie-Emmanuelle Chessel. Éric Geerkens, Nicolas Hatzfeld, Isabelle Lespinet-Moret et Xavier Vigna (dir.), Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine. *Le Mouvement social*, 2021, Histoire orale des mondes ouvriers, 2021/1 (274), pp.266-270. 10.3917/lms1.274.0245 . hal-03038796

**HAL Id: hal-03038796**

**<https://sciencespo.hal.science/hal-03038796>**

Submitted on 4 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## ENQUÊTER SUR LE MONDE OUVRIER

■ **Éric Geerkens, Nicolas Hatzfeld, Isabelle Lespinet-Moret et Xavier Vigna (dir.), *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, Paris, La Découverte, « Recherches », 2019, 456 p.**

Quoi de commun entre les travaux effectués par Friedrich Engels à Manchester dans les années 1840, les enquêtes menées par des médecins français ou belges tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les enquêtes portant sur les chômeurs de Marienthal ou sur le Borinage belge dans les années 1930, les expériences filmiques militantes des années 1968 ou la première enquête statistique sur les conditions de travail en France en 1978 ? Ces exemples et bien d'autres sont rassemblés dans cet ouvrage foisonnant qui propose une histoire des enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine.

Cet ouvrage a été préparé à huit mains, par trois historiens et une historienne du social ayant publié des travaux de référence dans le domaine. Ils proposent ici à la fois une synthèse, qui pourra servir de manuel sur le sujet, avec une introduction remarquable, et une « expérience » exploratoire, issue d'un séminaire de recherche à l'École des hautes études en sciences sociales, qui vise à construire une méthode d'interrogation des enquêtes.

L'« enquête ouvrière » n'est pas vraiment définie en tant que telle : on ignore d'où vient cette catégorie. Plus généralement, l'enquête est présentée comme « un mode de connaissance et de compréhension de la vie sociale qui procède par collecte ponctuelle d'informations – ce qui la distingue des opérations plus régulières du relevé statistique –, à prétention scientifique et souvent justifiée par une situation problématique, sur laquelle elle permettrait d'agir » (p. 8). Le périmètre, lui aussi large, reprend les catégories utilisées par les enquêteurs : il porte sur le budget et les pratiques de consommation, les logements, la santé et l'hygiène, voire la religiosité, les loisirs, la sociabilité ou les pratiques militantes des ouvriers (p. 17). Il s'agit principalement d'enquêtes ayant donné lieu à des écrits, même si un article porte sur des films.

Assemblant vingt-sept articles, divisé en trois parties, l'ouvrage insiste d'abord sur des « moments » favorables aux enquêtes (les années 1830-1840, les années 1890-1914, les années 1950-1960). Dans un deuxième temps, il présente des « configurations », c'est-à-dire des articles qui examinent un sujet sur une plus longue chronologie, comparent deux espaces ou deux périodes, ou s'intéressent à des moments particuliers, comme la crise des années 1930. Enfin, dans un troisième temps, l'ouvrage est consacré à des « démarches d'enquêtes ».

On l'aura compris, le plan n'est volontairement pas chronologique. Les trois directeurs et la directrice du volume ne cherchent pas à proposer une histoire exhaustive et linéaire des enquêtes ouvrières, mais ils proposent plutôt un ensemble qui vise à nous faire réfléchir sur l'enquête ouvrière, et au-delà, sur l'histoire des sciences sociales. En traitant ensemble des enquêtes menées dans différents univers, universitaires ou non, l'ouvrage contribue en effet à une autre histoire des sciences sociales : une histoire qui part des pratiques d'enquête empirique et non pas de

travaux étiquetés comme fondateurs a posteriori, une histoire qui considère à parts égales les enquêtes militantes et les enquêtes exercées dans un cadre académique.

L'intérêt de la démarche est d'avoir rassemblé une série de travaux de grande qualité qui, s'ils ne sont pas tous nouveaux, n'ont pas l'habitude d'être publiés ensemble. Ils sont représentatifs de différentes traditions de recherche florissantes, par exemple l'histoire sociale belge ou britannique ou le dialogue entre histoire et autres sciences sociales en France. Ils sont présentés sous une forme resserrée d'une quinzaine de pages, centrées autour de la question de l'enquête. Pouvoir lire ces travaux ensemble, les comparer, les faire dialoguer, n'est pas le moindre des mérites de cet ouvrage.

Comme il nous est impossible de décrire en détail l'intérêt de chaque article, nous souhaiterions insister ici sur quelques apports transversaux de l'ouvrage, concernant notamment la circulation des enquêtes, les acteurs concernés et la méthode d'enquête.

Le premier apport concerne l'espace de l'enquête. Centré sur l'Europe de l'Ouest, mais surtout la Belgique, la Grande-Bretagne, la France et l'Italie, l'ouvrage met en évidence un espace de circulation. On voit que les enquêteurs s'appuient sur des exemples étrangers, comme le fait le juriste belge Édouard Ducpétiaux dans les années 1840. Au XX<sup>e</sup> siècle, les pratiques d'enquête continuent de circuler ; certaines enquêtes servent de modèles à d'autres. L'enquête sociologique menée par Paul Lazarsfeld et Marie Jahoda sur les chômeurs de Marienthal apparaît plusieurs fois comme un exemple repris par d'autres. On la retrouve par exemple citée par un enquêteur belge des années 1930 qui enquête sur le Borinage. Ce dernier s'inspire aussi des enquêtes menées par l'école de Chicago et du sociologue roumain Dimitrie Gusti<sup>14</sup>. De même, on voit comment l'anthropologie à la Bronislaw Malinowski, la tradition de l'école de Chicago et celle des *community studies* nourrissent l'expérience d'enquête d'un collectif d'enquêteurs britanniques, le Mass Observation, à la fin des années 1930. Cette circulation existe aussi dans les milieux militants, par exemple au sein de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) entre la Belgique et la France, mais aussi plus tard au XX<sup>e</sup> siècle, lorsque les militants des « Cahiers de mai », en mai 1968, sont marqués par l'expérience italienne des « Quaderni Rossi ».

Le deuxième apport concerne les acteurs sociaux de l'enquête : les enquêteurs, les intermédiaires et les enquêtés.

L'ouvrage montre la diversité des figures d'enquêteurs (médecins, militants socialistes ou chrétiens, enquêteurs privés ou publics, etc.). Apparaissent en particulier des figures intéressantes de femmes enquêtrices, plus nombreuses que ce que laisse penser l'introduction de l'ouvrage. Parmi les enquêteurs de terrain de la Société fabienne en Grande-Bretagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se trouvent des femmes, comme Maud Pember Reeves, qui lance des enquêtes sur les budgets ouvriers. Le Musée social emploie une femme, Käthe Schirmacher, qui fait des enquêtes sur le travail féminin et les immigrés à Paris. À la Belle Époque, des femmes journalistes font des enquêtes sur le monde du travail (Aline Valette, Marcelle Capy). Dans les années 1930 en Belgique, l'enquête sur le Borinage est menée avec cinq assistantes

14. E. Plosceanu, « Les débuts cosmopolites de la sociologie : réseaux, textes, discours, terrains en Roumanie », in T. Préveraud (dir.), *Circulations savantes entre l'Europe et le monde, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 81-120.

femmes. Le Mass Observation comprend de plus en plus de femmes enquêtrices à partir de 1938 et dans les années 1940. Parmi les sociologues du travail des années 1950 et 1960, apparaissent aussi des autrices oubliées, telles que Jacqueline Frisch-Gauthier et Christiane Peyre, ou encore Madeline Guilbert et Viviane Isambert-Jamati. Certes, toutes n'ont pas fait de carrières professionnelles de sociologues, et on voit à quel point elles ont pu être marginalisées, alors qu'elles étaient parfois pionnières dans leur démarche. Cela dit l'ouvrage montre que le rôle des femmes a été plus central qu'on ne l'imagine dans l'histoire des sciences sociales si l'on prend en compte toutes les catégories d'enquêteurs et d'enquêtrices, comme les assistantes sociales ou les militantes de la Jeunesse ouvrière chrétienne féminine (JOCF)<sup>15</sup>.

L'ouvrage met au jour une figure intéressante : ce sont les « intermédiaires », qui permettent aux enquêteurs soit de recueillir des informations, soit d'avoir accès au terrain. Ainsi les enquêteurs fabiens sont-ils par exemple informés par le microcosme syndicaliste. Charles Booth fait aussi appel à différents intermédiaires dans le Londres du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Les données collectées dans le cadre de cette enquête peuvent être considérées comme les « opinions » de multiples informateurs mobilisés (*school board visitors*, policiers, missionnaires, collecteurs de loyers...) devant qui Charles Booth teste les résultats de son enquête. De même pourrait-on dire que les ergonomes, qui jouent un rôle central de « partenaires » pour les statisticiens de l'Insee dans les années 1970, sont eux aussi des intermédiaires précieux, qui aident à penser les questionnaires.

De leur côté, les enquêtés sont rarement directement des ouvrières ou ouvriers : on consulte plutôt des « notables », qu'ils soient industriels ou médecins, quand ils ne font pas eux-mêmes les enquêtes<sup>16</sup>. Dans les enquêtes empiriques qu'il effectue, Max Weber interroge par exemple en priorité des propriétaires terriens, des employeurs ou des contremaîtres. Les syndicats peuvent aussi servir d'intermédiaires, quand ils ne sont pas eux-mêmes enquêteurs. Cela dit, certains articles montrent que l'absence d'enquête empirique auprès des ouvriers n'est pas nécessairement le signe d'une distance avec le monde ouvrier. Dans le cas d'Engels, l'analyse des réseaux personnels, politiques et militants (notamment chartistes et owénistes) montre une réelle proximité avec le monde ouvrier. S'il fait beaucoup appel à des informateurs, Charles Booth va aussi vivre plusieurs mois dans une famille ouvrière, tandis que d'autres enquêteurs vivent dans des résidences sociales ou travaillent dans un atelier.

Les intermédiaires et enquêtés peuvent devenir co-enquêteurs, faisant évoluer la frontière entre les catégories d'acteurs. Ainsi, les enquêteurs du Mass Observation à Bolton en 1937-1938 s'appuient sur des habitants qui servent d'informateurs, mais deviennent parfois co-enquêteurs. Ils servent notamment de traducteurs du dialecte et de l'accent local. Des enquêtés, hommes ou femmes, peuvent aussi participer

15. Voir aussi L. Zappi, « Jeunes travailleurs, jeunes consommateurs. Les enquêtes sociales et la place des jeunes au sein des familles de milieux populaires », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 35, 2017, p. 81-101 ; M.-E. Chessel et A. Egea, « Céline Lhotte, Élisabeth Dupeyrat, "La préparation du futur de la jeune travailleuse". Restitution d'une enquête de la Jeunesse ouvrière chrétienne féminine (1937). Présentation d'un document », *Les Études sociales*, n° 169, 2019, p. 197-232.

16. Sur ce sujet, voir aussi C. Lemercier, « "Il faut parler de ce qu'on sait" : "hommes pratiques", "économistes distingués" et législateurs face au travail des enfants (1837-1874) », in C. Charle et J. Vincent (dir.), *La société civile. Savoirs, enjeux et acteurs en France et en Grande-Bretagne, 1780-1914*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 127-145.

à l'enquête. Ainsi, ce sont bien des femmes ouvrières qui remplissent un carnet concernant le budget dans l'enquête de Pember Reeves en Grande-Bretagne. De même, la famille rencontrée par Frédéric Le Play à Vienne en 1853, et en particulier la mère, Francisca, est partie prenante de l'enquête. Elle participe même à une « expérience » mise en place autour de la question de l'épargne et décide volontairement d'y mettre fin, pour des raisons que l'enquête révèle. Ce cas montre aux enquêteurs et aux lecteurs les réelles raisons d'agir de la famille enquêtée. Il met en valeur la qualité d'enquêteur du « premier Le Play » et la dimension pionnière de sa démarche d'écoute respectueuse de ses enquêtés.

Le troisième apport concerne la méthode de l'enquête. Comment apprend-on à enquêter ? Certains exemples sont particulièrement instructifs sur les différents espaces où l'on peut apprendre à enquêter avant de se lancer. Ainsi le fondateur belge de la JOC, Joseph Cardijn, est-il formé à l'Université de Louvain et il effectue plusieurs enquêtes pour le Bureau international du travail avant de fonder la JOC. L'ouvrage met en évidence différents « modes d'emploi », par exemple une introduction méthodologique destinée par Max Weber à ses enquêteurs dispersés, mais aussi des manuels écrits par Pierre du Maroussem ou plus tard, au XX<sup>e</sup> siècle, par le père Lebret. On peut aussi citer l'École sociale catholique féminine de Bruxelles qui apprend à enquêter aux assistantes sociales qu'elle forme dans l'entre-deux-guerres.

L'ouvrage montre comment on apprend chemin faisant. Par exemple, certains enquêteurs inventent leur propre méthode d'enquête, en se nourrissant des sciences expérimentales. C'est le cas de Frédéric Le Play à Vienne en 1853 ou du Mass Observation autour de 1937. On peut en dire de même de la JOC qui construit en marchant un nouveau modèle, nourri à la fois des cercles d'études, de la sociologie leplaysienne ou des expériences de ses fondateurs. On voit aussi dans l'ouvrage comment les statisticiens de l'Insee testent eux-mêmes leurs questionnaires dans les années 1970, puis les modifient grâce aux conseils des ergonomes. Ainsi, une femme interrogée reconstitue son espace de travail dans sa cuisine afin de bien expliquer sa pratique professionnelle aux enquêteurs !

Le quatrième apport du livre porte sur la méthode d'analyse des enquêtes. Comment peut-on étudier des enquêtes ? Sur quels documents s'appuyer ?

Les articles se fondent sur une diversité de documents, qui vont des documents bruts de l'enquête à la publication quand elle a lieu. Certaines enquêtes ne donnent pas lieu à publication et elles n'en sont pas moins intéressantes. C'est le cas par exemple d'une enquête menée chez Fiat en Italie par des militants italiens des années 1960 et qui ne laisse que des « fragments d'enquête » (communication, chronique d'un mouvement de grève, retour critique sur l'expérience d'enquête).

Certains auteurs ont eu accès à des fonds d'archives qui leur permettent de comparer les documents d'enquête avec les résultats publiés. Des articles croisent les archives relatives aux enquêtes avec d'autres fonds portant sur les enquêteurs (c'est le cas par exemple pour les inspecteurs du travail). Il est intéressant de voir à quoi ressemblent les « carnets d'enquête » et la manière dont les catégories se mettent en place, comme dans l'article portant sur l'enquête de Charles Booth sur le peuple de Londres à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cela permet aussi inversement de montrer ce qui « disparaît » dans les publications finales : l'expérience de terrain est ainsi souvent paradoxalement occultée dans les enquêtes de sociologie du travail des années 1950 et 1960 !

Cela dit, certains articles transcrivent beaucoup d'éléments sur la méthode d'enquête, sans nécessairement avoir eu accès aux archives de l'enquête. L'utilisation des publications et de la correspondance de Friedrich Engels donne ainsi des éléments clés sur la manière dont ce dernier enquêtait. Les brochures fabiennes lues en détail offrent des informations détaillées sur les enquêtes des Fabiens.

L'ouvrage fera date en ce qu'il met au jour des recherches riches, ici rassemblées dans un opus qui fera référence. Certaines pistes ouvertes pourront être suivies, concernant notamment la circulation des méthodes d'enquêtes dans le temps et entre univers, le genre des enquêtes, les modes d'apprentissage et d'invention des méthodes d'enquêtes ou encore la matrice catholique, notamment dans les années d'après-guerre. De futurs projets pourront dans l'avenir élargir l'espace étudié, en y intégrant par exemple l'Europe de l'Est, les empires ou les espaces non européens et en faisant appel à d'autres contributeurs étrangers. Ils pourront examiner des questions ici laissées de côté, comme la question de l'esclavage, le rapport des enquêteurs à la transformation, voire la « disparition » de la classe ouvrière, les concurrences, voire conflits entre enquêteurs. Dans tous les cas, les recherches publiées dans cet ouvrage serviront de modèles, ne serait-ce que par la richesse et la diversité des méthodes utilisées pour lire ou relire les enquêtes...

Marie-Emmanuelle CHESSEL

